

Axoum chrétienne

Tekle Tsadik Mekouria

Jusqu'au XVIII^e siècle, la religion, quelle qu'elle soit, a joué un grand rôle dans toutes les sociétés humaines. Le polythéisme a précédé en général le monothéisme. Les centres du christianisme actuel furent jadis les berceaux du paganisme. Aucune nation n'a reçu le christianisme sans préalablement passer par le paganisme.

L'Éthiopie ne constitue pas une exception et n'a pas eu le privilège d'entrer directement dans un monde monothéiste sans passer préalablement par les cultes les plus divers. Dans un pays comme celui-ci, qui n'a pas subi de domination étrangère prolongée, l'existence de plusieurs cultes transmis de père en fils est des plus naturelles.

Le culte traditionnel pré-chrétien à Axoum

Parmi les habitants de l'Éthiopie ancienne, les groupes koushitiques (Bedjas et Aguews), qui avaient échappé à l'assimilation sémitique de la classe dirigeante, adoraient différents objets de la nature : arbres gigantesques, rivières, lacs, montagnes impressionnantes, ou animaux, tous abritant plus ou moins des esprits bénéfiques et maléfiques auxquels des offrandes et des sacrifices annuels ou saisonniers de tout genre devaient être faits.

Les «tribus» d'origine sémitique qui n'avaient pas hérité le culte koushitique ou les koushitiques sémitisés, relativement évolués par rapport

aux premiers, vénéraient la nature céleste (la lune, les étoiles, le soleil) et terrestre (le pays et la terre) sous les noms de Mahrem, Beher et Meder (Triade), en concurrence avec des dieux étrangers ou semi-nationaux (sud-arabes, assyro-babyloniens) tels que Almaqah, Awbas, Astar, qui étaient assimilés, eux-mêmes, aux dieux grecs (Zeus, Arès, Poséidon)¹.

Assimilation peut-être arbitraire, proposée par des voyageurs influents qui faisaient de la propagande en faveur de leurs propres dieux, et admise par certains rois axoumites de culture hellénique, qui n'a cependant pas eu pour effet de changer le fondement de la divinité de Mahrem, qui faisait figure de dieu national. Chacun s'exprimant dans sa langue maternelle, le Mahrem des Axoumites pouvait être appelé Zeus par un Grec et Amon par un Nubien de culture égyptienne.

Lors de son entrée triomphale en Egypte, en 332, Alexandre le Grand, qui se disait fils de Zeus, fut reçu par les prêtres comme le fils d'Amon.

Les textes traditionnels éthiopiens, rédigés sur la base des traditions orales et des enquêtes à partir de l'époque du roi Amde Tsion (1312-1342), affirment l'existence d'un culte du Serpent « ARWe », à côté de la pratique de la loi de Moïse². Ce serpent était considéré tantôt comme un dragon divin, tantôt comme le premier roi régnant « Arwé-Negous », père de la reine de Saba, ce qu'aucun des lecteurs actuels ne saurait prendre au sérieux.

Cette imagination populaire est digne plutôt d'être classée dans l'histoire légendaire de l'Éthiopie antique qui se situe habituellement à la veille de son histoire authentique. L'histoire ancienne et du Moyen Âge de toutes les nations sont précédées également d'une histoire légendaire, comme en Éthiopie. La louve allaitant les deux premiers rois, chez les Romains, est un exemple parmi tant d'autres. Plus souvent les vraies histoires et les miracles dont elles sont chargées se trouvent si inséparablement mélangés qu'on ne peut pas facilement les distinguer.

Chez les sémites venus de l'Arabie du Sud, ancêtres des Tigréens et des Amharas, habitant sur le haut-plateau, la présence de plusieurs cultes d'inspiration sud-arabique, cités pêle-mêle par les voyageurs, est confirmée par des documents épigraphiques et numismatiques.

Après les travaux de Bruce, Salt, E. Dillmann, etc., l'ouvrage monumental de la mission allemande de 1906 (imprimé en 1913) et les découvertes successives des archéologues de l'Institut éthiopien d'archéologie, fondé à Addis Abeba en 1952, sont à la base de notre connaissance approfondie des cultes axoumites de l'époque pré-chrétienne. Le temple de Yeha, qui est encore debout, des stèles dispersées, des sites de châteaux, des objets votifs attestent la pratique de ces cultes à la cour d'Axoum avant sa conversion au christianisme.

1. E. LITTMANN et D. KRENCKER, 1913, pp. 4-35; C. CONTI-ROSSINI, 1928, pp. 141-144; E.A. DROUIN, 1882; LONGPERRIER, 1868, p. 28.

2. *Collection du Degiazmetch Haylou*, Tarike Neguest, déposée à Paris, N° 143, pp. 23-35; TADESSE TAMRAT, 1971, pp. 21-30.

Il reste cependant à bien préciser si ce genre de culte relativement évolué est exclusivement du domaine royal et aristocratique ou bien aussi populaire. En ce qui concerne l'existence du judaïsme en Éthiopie, plusieurs facteurs témoignent de la présence d'un groupe qui professait la religion hébraïque, comme l'histoire des rois, *Tarique Neguest*, le mentionne brièvement. Un groupe qui posséda même peut-être le pouvoir pendant un certain temps.

Même en laissant de côté la narration fantastique du *Kbre Neguest* (« Gloire des rois »), considéré par la masse cléricale en Éthiopie comme un livre de base historique et littéraire, où tous les rois d'Axoum sont qualifiés à tort de Salomoniens et de Moïsiens, il reste que certaines habitudes qui se sont transmises à travers les siècles font mention de la présence de fidèles de la religion juive; les indices sont la circoncision et l'excision dès le bas âge tandis que le respect relatif du Sabbat, le chant sacré et les danses liturgiques accompagnées de tambours, de sistres et de battements des mains rappellent la danse des juifs et celle du Roi David derrière l'Arche d'Alliance.

Mais à la suite de l'introduction du christianisme qui fut précédée ou suivie d'un transfert du pouvoir entre les mains d'autres groupes (Sabéens, Habesans, etc.), les juifs furent victimes comme partout de préjugés et de violences, et se retranchèrent dans des régions difficilement accessibles. Le massacre des chrétiens de Nagran au VI^e siècle en Arabie du Sud, le soulèvement des Falacha au X^e siècle semblent liés aux mauvais traitements infligés aux juifs vivant dans l'empire très chrétien d'Axoum, ou constituer des répliques à l'hégémonie économique et politique de celui-ci en Arabie.

L'introduction du christianisme à Axoum

C'est au milieu d'un tel culte polythéiste, chez les Koushites, et de la religion d'inspiration sud-arabique chez les sémites et chez les sémitisants koushites que la nouvelle religion chrétienne fondée en Palestine par le Christ, propagée par ses militants dans tous les empires d'Orient et Occident, arrive donc à son tour dans la cour d'Axoum.

Se fondant sur les textes apocryphes des Actes des Apôtres rédigés par un certain Abdia, une partie de la population pense à tort que saint Mathieu aurait le premier apporté en Éthiopie la religion chrétienne. Cette thèse ne repose sur aucun document digne de foi.

L'histoire des rois, *Tarique Neguest*, accorde au fameux Frumence le privilège d'avoir introduit le christianisme dans notre pays. Frumence est ensuite appelé « illuminateur » (« Kessaté Brhan ») ou « Abba Selama », ce qui veut dire « père de la paix ». L'arrivée de Frumence en Éthiopie, son départ pour Alexandrie et son retour à Axoum ont été décrits en détail par Eusèbe et Rufin. L'œuvre de ce dernier concernant particulièrement l'introduction du christianisme en Éthiopie a été ultérieurement traduite en guèze, puis en amharique.

Selon Rufin, un certain Meropius de Tyr avait voulu aller aux Indes (suivant l'exemple du philosophe Métrodore) avec deux jeunes proches parents,

Frumence et Aedesius ; au retour, son bateau s'étant approché d'un port (dans la mer Rouge) fut attaqué par la population. Meropius mourut et les deux jeunes gens furent conduits chez le roi d'Axoum. Le plus jeune, Aedesius, devint échanson, tandis que Frumence, à cause de sa culture grecque, devint conseiller et trésorier du roi, en même temps que tuteur de ses enfants. Selon la date de leur arrivée, ce roi semble avoir été Elle Ameda, père du roi Izana (Ezana). Après la mort d'Elle Ameda, sa femme devint régente et pria les deux jeunes gens de rester avec elle pour administrer le pays jusqu'à ce que son fils fût en âge de régner.

Frumence éduqua donc l'enfant dans l'amour de la nouvelle religion chrétienne. Ayant ainsi préparé le terrain, il repartit avec son frère Aedesius. Cependant que Aedesius rentrait à Tyr aider ses parents qui étaient âgés, Frumence se rendit à Alexandrie, alla trouver le patriarche Athanase, lui parla des bonnes dispositions de la famille royale d'Axoum à l'égard du christianisme et le pria d'y envoyer un évêque. Le patriarche, ne voulant pas d'évêque qui ne connût pas la langue et les coutumes du pays, consacra Frumence lui-même comme évêque de l'église d'Axoum et le renvoya en Ethiopie. Frumence baptisa le roi et toute la famille royale³.

C'est donc à partir de cette date que le christianisme se répandit à Axoum. Le premier roi chrétien, éduqué puis baptisé par l'évêque Frumence, serait Izana, fils de Elle Ameda. Et il y a tout lieu de penser que l'exemple du roi et de la famille royale fut largement suivi. Toutefois, on peut se demander comment un simple secrétaire et trésorier du roi puis assistant de la reine mère (Sophie?) aurait pu enseigner la nouvelle religion chrétienne, qui n'était pas la religion de la cour, c'est-à-dire de l'Etat, aux enfants royaux, au détriment du Mahrem invincible, le plus grand des dieux, l'ancêtre du roi. Il se peut que Frumence ait été un secrétaire habile et un administrateur de talent et qu'il ait ainsi, comme Rufin l'affirme, indirectement influencé en faveur de la religion chrétienne les jeunes princes confiés à sa tutelle. Néanmoins, cette influence n'aurait pas été suffisante pour renverser une religion solidement implantée depuis longtemps et la remplacer par une autre sans créer des remous.

Sans nier l'action de Frumence, je pense qu'il faut attribuer le changement de religion à un autre facteur. Grâce aux documents épigraphiques et numismatiques et aux narrations de voyageurs, nous savons que la cour d'Axoum entretenait des relations amicales avec Constantinople. Les échanges commerciaux et culturels entre les deux pays étaient importants. La présence d'Ethiopiens à Constantinople durant le règne de Constantin est signalée dans le livre *Vita Constantini* d'Eusèbe. L'emploi de l'écriture et de la langue grecques à la cour d'Axoum est aussi très significatif: le roi Zoscales, du premier siècle de notre ère, parlait et écrivait le grec comme Izana lui-même. Tout cela montre bien la prépondérance de la culture grecque dans le royaume axoumite⁴.

3. Cosmas INDICOPLEUSTES, pp 77-78; W. BUDGE, 1966, pp.142-150; C. CONTI-ROSSINI, 1928, pp.145-160.

4. W. H. SCHOFF. 1912. pp.60-67.



*Le Roi Frumentius Abraha
(Izana) et son frère Atsbaha, église
d'Abraha we Atsbaha
(XVII^e siècle.)*

Or, l'empereur de Constantinople, Constantin le Grand, vainqueur en 312 de Maxence et président du Concile de Nicée (325), était le contemporain du roi Elle Ameda et d'Izana. Le faste de sa cour, son penchant pour le christianisme, racontés et développés par des voyageurs autres que Frumence, qui ne sont pas cités dans les Annales, tout cela exerça une grande influence sur la cour d'Axoum ; et Frumence, gréco-phénicien de naissance, fruit lui-même de cette culture et de cette religion, trouva finalement le roi et sa famille disposés à embrasser la nouvelle religion, déjà répandue à la cour de Constantinople.

Sans doute n'est-ce pas sans quelque embarras qu'ils le firent. Le départ de Frumence à Alexandrie et son retour à Axoum en tant qu'évêque me semblent se situer dans un climat de doute et de préparation sur lequel le prélat joua à fond.

En tout cas, trahi par son propre fils, le Mahrem « invincible à l'ennemi » fut vaincu par le Christ. Le triomphe du signe de la Croix sur le Croissant de lune est attesté par les inscriptions comme par les monnaies.

Certes, le transfert d'une religion à l'autre n'est jamais facile, et il dut l'être moins encore pour les rois, qui aimaient leur dieu comme leur propre père. L'honneur d'un roi était toujours lié à son dieu ; les intérêts de la cour et des chefs religieux étaient presque partout identifiés les uns aux autres. Quand un roi comme Izana qualifiait son dieu « d'invincible », il ne pensait au fond qu'à lui-même. A travers cette qualification, il recherchait sa propre invincibilité.

On voit donc quelles difficultés dut rencontrer Izana, comme son contemporain Constantin le Grand. Au reste, l'empereur de Constantinople, tout en montrant une vive sympathie pour les chrétiens, tout en présidant les conciles et arbitrant les différends religieux des patriarches, par peur d'être trahi par les adhérents des anciens cultes de Zeus, d'Arès, etc. ne reçut le baptême que sur son lit de mort⁵.

De même, comme Guidi et Conti-Rossini l'ont fait remarquer, le roi Izana et sa famille, par peur ou par amour-propre, n'abandonnèrent pas d'un seul coup le culte de leur ancien dieu en faveur de la religion chrétienne. La fameuse inscription enregistrée par *D.A.E.* dans le numéro 2, qui commence par les mots « Par la force du Dieu de la terre et du ciel... » et qui est considérée par tous les Ethiopiens comme le premier témoignage donné par Izana de son christianisme, montre explicitement sa volonté d'assimiler la nouvelle religion à la vieille croyance dans les dieux Beher et Meder, en évitant de mentionner le nom du Christ, son unité avec Dieu et la trinité qu'il forme avec le Père et le Saint-Esprit⁶. L'expression « Dieu de la terre et du ciel » — IGZIA SEMAY WemDR —, énoncée au IV^e siècle par le premier roi chrétien, est restée en vigueur jusqu'à nos jours.

Ni les ouvrages étrangers ni les écrits locaux parus à ce jour ne donnent d'indication précise sur la date de l'introduction du christianisme à Axoum.

5. EUSEBE de PAMPHILE, pp.65, 366-368, 418-422.

6. E. CERULLI, 1956. pp.16-21.

L'histoire des rois *Tarique Neguest* ainsi que le *Guedle Tekle Haymanot* affirment que l'arrivée des frères Frumence et Aedesius aurait eu lieu en 257 et le retour de Frumence à Axoum en tant qu'évêque en 315⁷. Dans d'autres sources du même ordre, on trouve 333, 343, 350, etc. Toutes ces dates semblent arbitraires. Par ailleurs, certains ouvrages étrangers signalent que le roi Elle Ameda, père de Izana, serait mort autour de 320-335. Si l'on fixe à quinze ans l'âge de la majorité et en tenant compte de l'aller et retour de Frumence, le baptême du roi Izana devrait donc se situer entre 350 et 360⁸.

Faute de document authentique, les auteurs actuels, par prudence, se bornent à indiquer que l'introduction du christianisme en Éthiopie a eu lieu « au IV^e siècle ».

En fait, une inscription en caractères grecs trouvée à Philae mentionne la visite faite en 360 par un vice-roi d'Axoum, de religion chrétienne, nommé Abratoeis, à l'empereur romain, qui le reçut avec tous les honneurs dus à son rang⁹. Cet empereur devait être Constance II (341-368), fils de Constantin le Grand. Quoique chrétien, il avait adopté la doctrine d'Arius, qui niait l'unité et la consubstantialité des trois personnes de la Sainte Trinité, et par conséquent l'égalité parfaite de Jésus-Christ avec le Père. Le concile de Nicée tenu en 325 et présidé par le propre père de Constantin II avait condamné cette doctrine.

L'adversaire implacable d'Arius était justement Amanase, qui consacra Frumence évêque d'Axoum. Ce patriarche fut ensuite démis de ses fonctions sur ordre de l'empereur semi-apostat, qui nomma à sa place un certain Georges, très favorable à l'arianisme.

La nouvelle de l'arrivée à Axoum de Frumence, fervent partisan du patriarche Athanase, dont il aurait reçu la consécration, ne fut pas de nature à plaire à l'empereur de Constantinople, qui dépêcha aussitôt une lettre au roi Aizana (Izana) et à son frère Saizana, en les traitant généreusement de « frères bien honorés ». Il leur demandait amicalement de renvoyer Frumence à Alexandrie auprès du nouveau patriarche, de manière que son cas fût examiné par celui-ci et par ses collègues qui, seuls, auraient le pouvoir de dire si Frumence était digne ou non de diriger l'épiscopat d'Axoum.

Malheureusement, nous ne possédons pas le document qui nous révélerait la réaction des deux frères à la réception de cette lettre. Bien que l'intérêt national les obligeât à conserver des relations amicales avec le puissant empereur de Constantinople, il ne semble pas qu'ils aient donné suite à sa demande. Toutes les sources locales affirment que Frumence poursuivit pacifiquement son œuvre épiscopale jusqu'à la fin de sa vie. Le *Synaxarium* (sorte de biographie des saints) qui raconte son apostolat se termine ainsi : « [...] Il (Frumence) arriva en pays Ag'Azî (Éthiopie) pendant le règne de Abraha et Atsbaha (Izana et son frère Atsbaha) et prêcha la paix de Notre Seigneur Jésus-Christ dans tout le pays. C'est pour cette raison qu'il est nommé

7. W. BUDGE, 1928 (b); pp. 147-150; I. GUIDI, 1896, pp. 427-430; *id.*, 1906.

8. C. CONTI-ROSSINI, 1928, *op. cit.*, pp. 148-149.

9. *Acti IV Congr. intern. Stud. Et.*, 1974. Vol. I, p. 174.

« Abba Sdama » (père de la paix). Après avoir amené le peuple éthiopien à la foi (chrétienne), il mourut dans la paix Divine [...] »¹⁰.

L'expansion du christianisme

L'introduction et la propagation du christianisme par l'évêque Frumence et les deux rois-frères (Abraha-Atsbaha) sont largement reconnues. Toutes les sources locales le confirment. Ce qui est curieux, c'est que dans les nombreux textes se rapportant à cette époque et rédigés avant la fin du XIX^e siècle, on ne trouve pas le nom de Izana, qui semble avoir été son nom païen. De même, aucune inscription épigraphique et numismatique, à ma connaissance, ne mentionne le nom « Abraha », qu'on suppose être son nom de baptême. Nous avons ainsi des noms différents pour désigner le même homme, qui, par une sorte de chance ou de malchance, a été, comme Constantin le Grand, semi-païen et semi-chrétien durant son règne. Les textes sont souvent en contradiction flagrante. Les noms de plusieurs rois qui sont gravés clairement sur les stèles et sur les monnaies axoumites ne figurent pas dans les listes rédigées par les auteurs du pays. Tel qui était païen pour les uns était un croyant selon la loi de Moïse pour les autres.

Tandis que le nom d'Abraha est considéré comme le nom de baptême d'Izana par les uns, la fameuse inscription en guèze vocalisé, enregistrée N.II dans le *D.A.E.* et regardée par tous les éthiopiens comme étant l'épigraphe du temps de sa conversion au christianisme, ne mentionne que « Izana ». Dans ce cas, « Abraha » ne peut pas avoir été son nom de baptême. Evidemment nous ne savons pas quel était le système onomastique en vigueur dans le royaume d'Axoum au IV^e siècle. Nous ne savons pas non plus si, en plus de leur nom de baptême et de leur nom royal, les souverains axoumites portaient un nom propre d'enfance, comme c'était le cas pour les empereurs des dynasties amhara d'origine dite salomonienne (au XIII^e et au XX^e siècle).

L'influence des deux frères, particulièrement celle d'Abraha, fut immense dans le pays. La cité d'Axoum et la première construction de sa cathédrale lui sont dues. Plusieurs églises et couvents se vantent d'avoir été fondés par lui, sans oublier le grand concours dans cette œuvre de son frère Atsbaha et de l'évêque Frumence, ainsi que d'autres religieux dont les sources n'ont pas conservé la mémoire.

Il semble que le royaume chrétien d'Axoum ait été dirigé par une sorte de triumvirat de type théocratique « ABRAHA-ATSBABA-SELAMA », Selama étant le nom attribué par les hommes d'église à Frumence.

La première action de propagande en faveur de la nouvelle religion aurait trouvé un accueil favorable auprès d'une partie de la population liée à la cour par des liens ethniques et culturels. Il s'agit des Sabéens, des Habesans, des Himyars de souche sémitique, ancêtres des Tigréens et des Amharas, qui acceptèrent sans difficulté la religion de leurs maîtres.

10. TEKLE TSADIK MEKOURIA, 1966 (a) pp.203-217.

Après l'introduction du christianisme, à mesure que les adhésions à la nouvelle foi se multiplièrent, les voyages de religieux aux Lieux saints devinrent fréquents. Dans une lettre expédiée de Jérusalem en 386, une certaine Paola écrit à son amie, nommée Marcella, qui vit à Rome : « Que devons-nous dire des Arméniens [...] du peuple indien et éthiopien, qui accourent vers ce lieu [Jérusalem] où ils montrent une vertu exemplaire [...] ». De son côté, saint Jérôme, docteur de l'église latine, signale également l'arrivée continue d'Éthiopiens aux Lieux saints¹¹.

Mais l'expansion du christianisme dans le royaume d'Axoum, au cours du V^e et du VI^e siècle, fut l'œuvre de religieux que tous les textes traditionnels qualifient de « TSADKAN » (Justes) ou de « TESSEATOU KIDOUSSAN » (9 saints). Leur arrivée dans le royaume d'Axoum se trouva liée aux disputes théologiques qui se déroulaient à l'époque dans les grandes villes de l'Empire byzantin.

Née dans une petite localité de Palestine, la religion chrétienne, qui semblait être la religion des pauvres et des persécutés, devint une religion des États à partir du moment où Constantin promulgua l'édit en faveur du christianisme à Milan en 313. Appuyées par les empereurs chrétiens, les églises s'organisèrent. Les papes et les patriarches se partagèrent les régions de l'empire chrétien d'Orient et d'Occident. L'époque des persécutions et de la chasse aux sorcières sous Diocétien était à jamais révolue. La paix régnait à Rome, Alexandrie, Damas, Antioche et partout où jadis la persécution avait été la plus violente¹².

Les patriarches et les docteurs de l'Église menaient une vie relativement agréable, passant le plus clair de leur temps à lire des livres saints et à fouiller certains passages susceptibles d'éclairer sur la nature de Celui qui avait fondé la religion chrétienne. Lectures et méditations inspiraient des idées de nature à semer la division parmi les chrétiens. Et c'est ainsi que la religion fondée sur l'amour, la paix et la fraternité se transforma en un terrain de lutte, au point que les successeurs des apôtres et des martyrs en venaient de temps en temps aux mains.

La recherche approfondie sur la nature du Christ (Homme-Dieu) et sur la Trinité devint une grande source de discorde, comme nous allons le voir.

Après Arius, condamné en 325, ce fut au tour du patriarche de Constantinople, Nestorius, de susciter la polémique, en professant publiquement l'humanité du Christ, en opposition avec la doctrine, établie à Nicée, de la divinité du Christ¹³. Selon lui, les deux natures du Christ (humaine et divine) étaient bien distinctes et séparées. La Vierge Marie n'a été mère que de l'humanité, non de la divinité, et devrait être appelée non pas « mère de Dieu », (« Theotocos ») mais simplement « mère du Christ » (« Christotokos »).

11. E CERULLI. 1953. pp. 1-2.

12. Il ne faut cependant pas oublier que les V^e, VI^e et VII^e siècles ont été marqués par des controverses théologiques très violentes accompagnées de nouvelles persécutions des minoritaires condamnés.

13. C'est là une réduction fatalement très schématique de l'évolution connue par l'Église pendant cette période.



*Peinture de l'Eglise de Goh :
les Apôtres (XV^e siècle.)*

Cette proposition rencontra une énergique opposition de Cyrille, patriarche d'Alexandrie, et du pape Célestin de Rome. A Ephèse (431), Nestorius jugé hérétique fut condamné à la prison.

Son successeur Flavien, patriarche de Constantinople, sans pour autant nier que le Christ soit le vrai Dieu, avança une autre idée sur les deux natures du Christ (humaine et divine), chacune étant selon lui parfaite et distincte, bien qu'elles soient unies dans la seule personne du Christ. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, s'y opposa sur le champ. Le Christ, disait-il, n'a qu'une seule nature, à la fois humaine et divine; c'est le « monophysisme » qui eut pour principal défenseur le savant Eutyches. La discussion serrée dégénéra en tumulte lors du Concile tenu à Ephèse en 442. De ce débat houleux, Dioscore et Eutyches sortirent vainqueurs. Le perdant, après avoir subi la bastonnade de la part de ses adversaires, ne tarda pas à mourir. Dioscore retourna triomphalement à Alexandrie.

Mais cette victoire à la Pyrrhus des adeptes du monophysisme ne dura pas longtemps. Quand Théodose II, leur appui impérial, mourut, son général, Marcien, prit le pouvoir. La question brûlante de la nature du Christ fut de nouveau soulevée. Un concile groupant 636 prélats et docteurs de l'Eglise eut lieu en 451 en Chalcédoine, sous la présidence de l'empereur Marcien. La discussion fut tellement serrée que l'on ne put discerner ni le vainqueur ni le vaincu et que la question dut être portée devant le pape de Rome, qui était considéré comme le chef suprême de toutes les Eglises. Le pape Léon le Grand se déclara dans une lettre en faveur de la doctrine des deux natures séparées du Christ. Le concile condamna donc Dioscore. Ses adversaires, armés d'un côté du témoignage du chef suprême de l'Eglise universelle et de l'autre appuyés par l'empereur Marcien, allèrent jusqu'à le malmener et le battre pour venger les coups donnés auparavant au patriarche Flavien, après quoi Dioscore fut à son tour exilé dans une île de Galatie.

Or, depuis l'époque de Frumence, le royaume d'Axoum était, comme on le sait, dans la dépendance juridictionnelle du patriarcat d'Alexandrie, d'où il recevait canoniquement son évêque. Les rois et les évêques d'Axoum étaient donc naturellement des partisans du monophysisme, qui en Ethiopie prendra ultérieurement le nom de « TEW AHDO ». La nouvelle des mauvais traitements infligés à leur patriarche leur inspira une grande haine envers les partisans des deux natures du Christ. La vie leur devint insupportable dans tout l'empire de Constantinople, car les vainqueurs de Chalcédoine ne cessaient de proférer menaces et injures à leur endroit. Ne pouvant supporter une telle existence, les partisans du monophysisme furent obligés de s'enfuir vers l'Egypte et l'Arabie. C'est alors que les fameux neuf saints arrivèrent dans le royaume d'Axoum, où ils cherchèrent refuge chez ceux qui professaient la même doctrine qu'eux.

L'histoire des rois, *Tarique Neguest*, mentionne brièvement l'arrivée des neuf saints: « Sal'adoba enfanta All'Ameda, et pendant le règne de celui-ci sont venus de Rome (Constantinople) les neufs saints. Ils ont redressé

(Asterat'ou) la religion et les lois monastiques [...]. »¹⁴ All'ameda ayant, d'après les sources locales, régné entre 460 et 470, selon les uns, ou entre 487 et 497, selon les autres, l'arrivée des saints se situa donc entre ces mêmes dates. Certains auteurs la situent au commencement du VI^e siècle (à l'époque de Caleb et de Guebre Meskel), mais cela paraît moins vraisemblable.

L'arrivée et l'apostolat de certains de ces saints, Aregawi, Pentéléon, Guerima et Aftsé ont été décrits ultérieurement en détail par des religieux sous forme de biographies. Malheureusement, on trouve dans ces textes tant de miracles, tant de manifestations d'austérité et de pénitence que le lecteur aujourd'hui reste quelque peu sceptique.

Les lieux de leur apostolat furent divers : Abba Aregawi monta à Debre Damo, où le culte de Python semblait être enraciné parmi la population locale. Abba Guerima s'établit à Mettera (Madera), près de Senafé, et Abba Aftsé à Yeha, où l'on voit encore l'ancien temple dédié au dieu Almaqah (du V^e siècle). Pentéléon et Likanos restèrent dans la ville d'Axoum, tandis que Alef et Tsihma allaient à Bhzan et à Tsédéniya ; Ym'ata et Gouba s'établirent dans la région de Guerealta.

Dans les lieux où ils vécurent se trouvent actuellement des couvents et des églises qui leur sont dédiés. Certains sont taillés dans de gigantesques rochers, et l'on ne peut y accéder qu'au moyen d'une corde. Dans le couvent de Abba Ym'ata, construit également sur un rocher à Goh (Guerealta), on voit une peinture en cercle représentant les neuf saints.

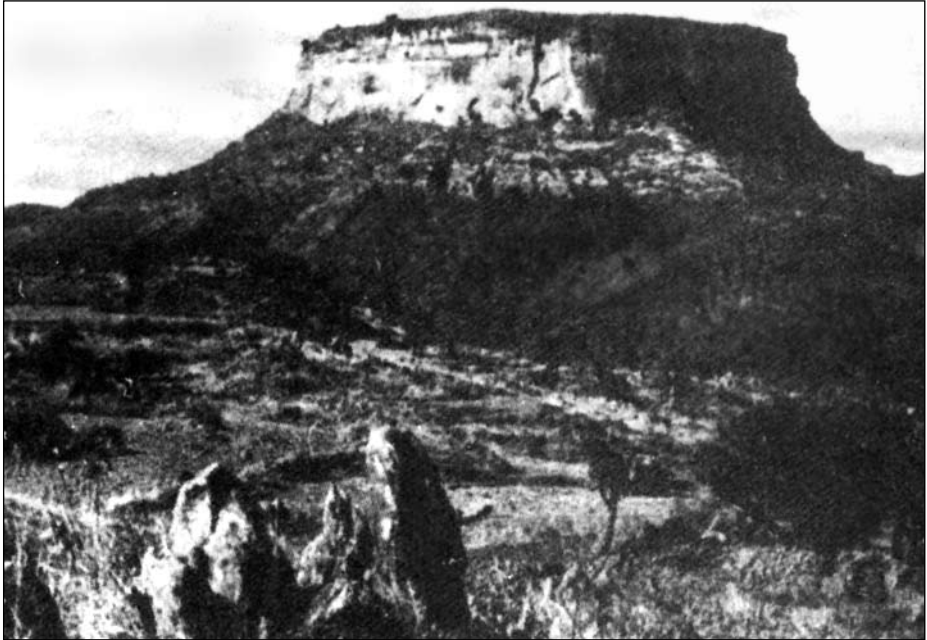
Introduit au IV^e siècle par Frumence, le christianisme fut donc consolidé par les saints mentionnés plus haut, avec le concours bien entendu des successeurs du roi Izana, comme Caleb et Guebre Meskel qui étaient de fervents chrétiens. Dans leur enseignement de l'Évangile, les neuf saints soutenaient la thèse du monophysisme, pour laquelle tant de chrétiens avaient souffert et avaient été exilés.

Cependant, la diffusion du christianisme ne fut pas seulement le fait de ces neuf religieux venus de l'Empire byzantin. Sous la direction d'évêques tels que le fameux Abba Metta'c, des centaines de religieux natifs et étrangers qui n'ont pas eu le privilège, comme les neuf saints, de voir leur nom consignés dans les annales, prirent certainement part à la propagation de la foi chrétienne¹⁵. Partant des régions septentrionales, celle-ci s'implanta dans d'autres provinces (Beguemdr, Gogiam et Choa, etc.) parmi les Bedjas et les Amharas. Elle bénéficiait du soutien indéfectible des rois, des reines, des princes, des gouverneurs et des hautes autorités ecclésiastiques, qui faisaient en même temps construire des couvents et églises en des lieux où jadis les cultes traditionnels avaient été florissants.

Les temples des dieux de l'époque pré-axoumite ou axoumite pré-chrétienne étaient souvent construits en des lieux élevés, avec de grands arbres et des ruisseaux : Debre Damo, Abba Pentéléon, Abba Metta'c de Chimzana,

14. Emin Bey-Studii-Storico-Dogmatici sulla chiesa giacobina. Roma Tip. Caluneta Tarique Neguest... Manusc. Déposé à la Bibl. Nat. N^o. P. 90.

15. I. GUIDI, 1896, pp. 19-30.



1

1. Debre Damo vu de loin.

2. Pour arriver au couvent de Debre Damo.



2

Yeha en portent témoignage. Après la conversion des rois axoumites, tous ces temples furent transformés en églises.

Reste à savoir en quelle langue ces religieux venus de tous les coins de l'Empire byzantin ont enseigné l'Évangile. Les gens des classes supérieures, liés à la cour, étaient plus ou moins polyglottes et parlaient le grec, le syrien ou l'arabe; il ne semble pas que le problème linguistique se soit posé pour eux. Mais les religieux étrangers durent étudier la langue du pays pour arriver à se faire entendre des masses. Peut-être parmi les dévôts qui se rendaient aux Lieux Saints, à Jérusalem, Constantinople et Alexandrie, s'en trouvait-il qui savaient le grec ou le syrien, qui pouvaient faire fonction d'interprètes, ou bien qui enseignaient eux-mêmes directement.

Cela expliquerait que l'on trouve dans plusieurs de nos textes religieux éthiopiens des noms à consonance grecque et des mots syriaques, comme: Arami (Aremené), Arb, Hay manot, Haiti, Mehayn, Melak, Meleket, etc. (païen, vendredi, la foi, péché, croyant, ange, divinité).

Le royaume d'Axoum et l'Arabie du Sud

On sait depuis longtemps que des groupes d'origine sémitique, probablement à la recherche de terres plus riches et fertiles que leur pays désertique, traversèrent la mer Rouge et s'installèrent en Ethiopie septentrionale. Possédant une civilisation supérieure à celle des autochtones, en majorité Bedja, Aguew, etc., d'origine koushitique, les nouveaux venus finirent par s'arroger le pouvoir central avec la fondation des villes de Yeha, Matara, Axoum, etc.

D'autres groupes de même origine (Sabéens, Himyarites) restèrent dans leur pays d'origine tandis que ceux qui avaient traversé la mer Rouge devenaient de plus en plus puissants au point que le gouvernement central d'Axoum se montra fort et acquit pour certains la renommée de « troisième puissance du monde ». Les châteaux des rois, les temples, les disques et les croissants, symboles du dieu Mahrem ou d'Almaqah, tout cela confirme l'identité des deux peuples qui vivaient de part et d'autre de la mer Rouge¹⁶.

Dans une large mesure, c'est cette communauté ethnique et culturelle qui a été à l'origine de la conquête axoumite de l'Arabie méridionale, les Axoumites considérant ce pays comme un patrimoine ancestral. Le roi Izana, dans ses titres protocolaires, mentionnait justement avec force « Roi d'Axoum, de Himyar, de Saba [...] », à côté de ceux qui s'appelaient « Kasu, Siyamo et Bedja »... et qui venaient des régions occidentales ou étaient simplement natifs du pays koushitique.

Jusqu'au début du IV^e siècle, le peuple (d'origine sémitique) des deux rives de la mer Rouge professa le même culte traditionnel, c'est-à-dire le culte de la lune ayant pour symbole le Croissant, que les Etats arabo-musulmans d'aujourd'hui honorent toujours. Le prophète Mohammed n'a peut-être pas été obligé à abandonner ce symbole, alors que les évêques d'Axoum pressèrent les rois chrétiens de le remplacer par la croix, symbole du christianisme.

16. C. CONTI-ROSSINI, *op. cit.*, Cap. IV.

Lutte entre les chrétiens et les juifs en Arabie du Sud

Dans cette même région de l'Arabie du Sud, d'autres groupes de religion hébraïque vivaient depuis longtemps (peut-être depuis les destructions de Jérusalem en -587 par Nabuchodonosor ou son occupation par les Lagides). Mais leur nombre augmenta surtout après la troisième destruction de la ville par l'empereur Titus en +70: les juifs persécutés par les Romains trouvèrent alors dans cette partie de l'Arabie du Sud des compatriotes accueillants.

D'autre part, après les conciles de Nicée et surtout celui de Chalcedoine, qui furent suivis par la condamnation et la persécution des Ariens et de ses adeptes du monophysisme, ces derniers quittèrent l'Empire byzantin et se réfugièrent en Arabie, où, avec l'aide du royaume d'Axoum et des chrétiens de l'endroit, ils fondèrent une puissante communauté. Sous le règne de l'empereur Justin I^{er} (518-527), beaucoup de Syriens monophysites expulsés par ordre impérial partirent pour Hira (Najaf actuellement en Irak) et de là gagnèrent l'Arabie du Sud pour s'installer définitivement à Nagran¹⁷.

Or, entre les deux communautés juive et chrétienne, se trouvaient les Arabes-Yéménites, Catabans, Hadramoutes, etc. — qui avaient conservé le culte traditionnel de la lune et que l'enceinte florissante de la KA'ABA attirait tout naturellement. Mohammed le fondateur de l'islam et le destructeur des idoles n'était pas encore né. Les trois confessions étaient donc condamnées à vivre côte à côte. Mais les chrétiens, grâce au soutien que leur donnaient de loin et de près les Axoumites, augmentaient en nombre, se développaient et s'organisaient. Beaucoup d'églises se construisaient. Nagran et Zafare (Tafare) étaient devenus les grands centres culturels des chrétiens¹⁸ et des relais commerciaux importants¹⁹.

De leur côté, les juifs, avec le talent qu'on leur connaît dans tous les domaines, avaient eux aussi formé une communauté au Saba et en Himyar et cherchaient également à contrôler le commerce. Entre les deux groupes (juifs et chrétiens), il existait donc une âpre rivalité. Les chrétiens considéraient les juifs comme des déicides qui seraient brûlés en enfer et les juifs outrageaient les chrétiens en les traitant de « Goym », de gentils et de païens adoreurs de l'homme.

Les succès remportés par les chrétiens, alliés d'Axoum et de Byzance, les mauvais traitements subis, à Byzance et dans le monde axoumite, par ceux qui pratiquaient la religion juive, développaient une capacité de riposte violente dans les communautés juives d'Arabie méridionale. Menacés eux aussi par la monopolisation des relations économiques par les christianisés²⁰, les Arabes, fidèles aux cultes traditionnels, se rangèrent aux côtés des juifs. Peut-être aussi le prosélytisme des chrétiens a-t-il rapproché les deux autres religions, menacées par l'impérialisme culturel et religieux du christianisme.

17. W. BUDGE, 1966, I, pp. 261-269.

18. W. BUDGE, 1928 (a), pp. 743-747.

19. Voir sur ce point la très importante étude de N. PIGULEVSKAYIA, 1969. Cette étude est traduite du russe.

20. N. PIGULEVSKAYIA, 1969, *op. cit.*, p. 211 sq.

Massacre des chrétiens de Nagran par les juifs

Pendant que règne à Byzance l'empereur Justin I^{er} (518-527), Caleb est empereur d'Axoum. C'est alors que les juifs, aidés des Himyarites, massacrèrent les chrétiens de Zafare et de Nagran. Ce fait est rapporté principalement par les auteurs religieux de cette époque: Procope et Sergius²¹. Dans leurs textes, le roi qui est appelé Caleb dans le texte guèze porte le nom grec d'« Hellesthaios ». Parfois, ce nom devient « Elle Atsbaha » (terme arabisé?): on trouve aussi la variante « Hèlesbaïos »; de même, le roi juif de Himyar qui s'appelait Zurah, ou Masruc, au moment de son accession au pouvoir, prit le nom de Yusuf, un nom juif, et les auteurs arabes l'appellent Dhu-Nuwas, ou encore Dunaas, Dimnos, Dimion ou Damianos²². Dans ce texte éthiopien qui raconte l'histoire des massacres de Nagran, il porte le nom de « FINHAS ». Pour ne pas semer la confusion dans l'esprit des lecteurs, nous appellerons ici le roi d'Axoum « Caleb » et le roi juif « Dhu-Nuwas ».

Sergius, qui prétend avoir obtenu ses informations de témoins oculaires, donne de l'événement la version suivante, que Conti-Rossini a traduite en italien dans sa *Storia di Etiopia*. Le roi des Himyarites Dhu-Nuwas (Masruc), appuyé par les Juifs et par les païens, persécutait les chrétiens. L'évêque Thomas se rendit alors en Abyssinie pour y trouver de l'aide et l'obtint. Les Abyssins, conduits par un certain Haywana, traversèrent la mer Rouge et se préparèrent à attaquer Dhu-Nuwas. Ce dernier, ne pouvant s'opposer à une telle force, signa un traité de paix avec le chef abyssin, qui, après avoir laissé une partie de son armée sur place, retourna dans son pays. Le gros des troupes étant parti, Dhu-Nuwas massacra traîtreusement les chrétiens de Zafare et brûla toutes les églises, avec les trois cents soldats chrétiens laissés en garnison.

Mais le massacre le plus terrible relaté par les auteurs de cette époque fut celui qui eut lieu en 523, à Nagran, qui était le centre le plus développé des chrétiens. Parmi les martyrs se trouvait un noble vénéré, le vieux Harité (Aretas) que le texte guèze appelle Hiruth²³.

Expédition maritime du roi Caleb

Caleb (Elle Atsbaha), fils de Tazena, fut le plus fameux empereur de son époque, comparable peut-être à Izana. Une des raisons de sa célébrité réside dans son expédition maritime, relatée ci-dessous.

Après le massacre de 523, un noble, nommé Umayyah, réussit à rejoindre Axoum et raconta au roi Caleb et à l'évêque ce qui était arrivé aux chrétiens. D'autres chrétiens s'enfuirent vers Constantinople afin d'en aviser l'empereur Justin, qui, par l'entremise du patriarche Timothée d'Alexandrie, envoya une lettre à Caleb où il le pressait de venger le sang chrétien.

21. D'autres sources ont été utilisées par N. PIGULEVSKAYA, 1964.

22. C. CONTI-ROSSINI, 1928. *op. cit.*, p. 171-173.

23. C. CONTI-ROSSINI, 1928. *op. cit.*, p. 172.

On imagine l'effet que dut faire la nouvelle du massacre des chrétiens sur les deux empereurs. Cependant, le pays de Saba et de Himyar, comme on le sait, était davantage lié, sur le plan ethnique et culturel, à l'empire d'Axoum qu'à celui de Byzance. Le roi Caleb réunit donc hâtivement une armée qui pût lui assurer la victoire. On l'estime à 120 000 hommes et 60 bateaux de guerre²⁴, qu'il avait obtenus de l'empereur Justin²⁵. Pourtant certains auteurs affirment qu'il partit avec ses propres bateaux ancrés à Adoulis et que son armée ne dépassait pas 30 000 soldats²⁶.

Les sources traditionnelles indiquent que le roi, après avoir terminé les préparatifs militaires, se rendit au couvent de Abba Penteléon, l'un des neuf saints, qui était encore en vie, afin d'obtenir sa bénédiction pour lui-même et pour la réussite de la bataille qui allait s'engager. Le vieux moine l'assura du succès. Le roi se dirigea vers la plage de Gabazas, près d'Adoulis, où se déroulaient d'intenses préparatifs militaires.

Vers la fin du mois de mai (525), Caleb s'embarqua et tous les bateaux se dirigèrent vers l'Arabie du Sud, où le roi himyarite les attendait, pour interdire le passage vers la terre ferme. En fait quand le roi et son armée arrivèrent, ils trouvèrent le port ennemi barré par des chaînes que gardaient des soldats prêts à se défendre.

Sans attendre l'issue de la bataille, le roi Caleb chercha un autre lieu plus propice au débarquement de ses troupes. Par chance, un des parents de Dhu-Nuwas, capturé pendant la bataille, l'informa de l'existence d'un tel lieu. Ainsi, le roi, qu'accompagnaient une vingtaine de bateaux, parvint à débarquer sur la terre ferme, ce qui lui permit de mettre en déroute le reste des soldats du roi d'Himyar. Et c'est pendant que le gros du contingent continuait à se battre que Dhu-Nuwas tomba entre ses mains avec sept de ses collaborateurs; Caleb, voulant venger le sang chrétien, n'hésita pas à le tuer sur-le-champ.

Au terme de la bataille, les troupes chrétiennes investirent les villes de Tafare (Zarame?) d'abord, puis de Nagran.

Les soldats chrétiens dévastèrent le pays, massacrèrent à leur tour les ennemis de leur religion. Des chrétiens qui n'arrivaient pas, dans ce carnage, à se faire comprendre des soldats, dessinaient sur leurs mains une croix pour montrer qu'ils étaient chrétiens et obtenir la vie sauve²⁷.

A Nagran le roi assista à une cérémonie solennelle à la mémoire de tous ceux qui avaient été martyrisés dans cette ville et, avant son retour à Axoum, il fit ériger à Marib un monument commémorant sa victoire²⁸. Caleb fit également élever un monument à Marib pour éterniser son nom dans la mémoire des générations futures²⁹.

Avant son retour à Axoum, le roi laisse à Tafare un certain Summyapha Awsa, sous la direction de Abraha, le général chrétien le plus connu à la cour d'Axoum comme en Arabie du Sud.

24. Ces chiffres sont, à juste titre, estimés inacceptables par N. PIGULEVSKAYA, 1969, *op. cit.*, p. 243.

25. Autres estimations sur la provenance de cette flotte dans N. PIGULEVSKAYA, 1969, p. 243.

26. A. CAQUOT, 1965, pp. 223-225.

27. S. IRFANN, 1971, pp. 242-276.

28. C. CONTI-ROSSINI, 1928, *op. cit.*, pp. 167-201.

29. W. BUDGE, 1928, pp. 261-264.

Un contingent de 10 000 hommes fut laissé en garnison. Après l'heureuse issue de sa campagne, Caleb, de retour à Axoum, reçut comme on l'imagine un accueil triomphal. Cependant, au lieu de savourer les fruits de la victoire, ce roi religieux et combattant à la fois se retira au couvent de Abba Pentéléon pour y mener une vie monastique et jura de n'en plus jamais sortir. Il envoya sa couronne à Jérusalem en priant l'évêque Yohannes de la suspendre devant la porte du Saint Sépulcre, comme il en avait fait le vœu à son départ.

Les sources anciennes, les unes d'origine grecque, les autres arabes, et les troisièmes rédigées localement à partir du XIV^e siècle, se contredisent les unes les autres sur le déroulement de l'expédition, comme sur les noms propres de ceux qui jouèrent un rôle dans cette campagne maritime vengeresse. En outre, tandis que certains textes affirment qu'il n'y eut qu'une expédition, les autres relatent que Caleb fit un deuxième voyage en Arabie et que le succès final ne fut obtenu qu'à la suite de cette seconde expédition, mais ceci n'a pas grande importance pour le lecteur d'aujourd'hui.

En ce qui concerne la décision du roi de renoncer immédiatement au pouvoir après une telle victoire, elle est admirable en soi, si le fait avancé par le texte traditionnel est exact. Mais un autre texte affirme que Caleb resta au pouvoir jusqu'en 542 de notre ère. Il est bien possible en effet, si la guerre engagée entre lui et Dhu-Nuwas eut lieu en Arabie en 525 (542-525 = 17), qu'il ait régné encore dix-sept ans après son retour à Axoum, à moins qu'il ne s'agisse d'une erreur de date³⁰.

La littérature

Axoum était dotée de plusieurs alphabets dont la cour et les hommes de lettres se servaient pour l'administration. Parmi les stèles axoumites, il en est qui portent des inscriptions uniquement en sabéen, ou en guèze et quelquefois en grec, mais rarement dans ces trois langues à la fois. Le sabéen est l'alphabet des tribus sabéennes qui passent pour être un des groupes des ancêtres des Axoumites que le texte traditionnel appelle « Neguede Yoktan » (Tribu de Yoktan)³¹, dont descendent les actuels Amharas, Tigréens, Gouragués, Argoba, et Hararis (Aderés).

Le grec n'était en quelque sorte que l'anglais de cette époque, c'était une langue étrangère, introduite dans le royaume d'Axoum grâce aux relations culturelles, économiques et politiques qu'il entretenait avec l'Empire byzantin, surtout sous le règne de ceux des rois qui semblent avoir porté des noms grecs : Zoscalès, Aphilas, Andibis, Sombrotus, etc. C'est donc, en fin de compte, le guèze, d'abord sans signe vocalique, puis vocalisé, qui devient, surtout à partir des VI^e et VII^e siècles, la langue nationale et officielle des

30. TEKLE TSADIK MEKOURIA, 1966 (b), pp.2-7; C. CONTI-ROSSINI, 1928, *op. cit.*, pp.108-109.

31. E. CERULLI, 1956, pp.18-21.

Axoumites, la langue des Aga'izyan (un autre nom donné par les natifs, qui signifie libérateurs)³².

Généralement, la langue fournit une trace aux chercheurs, mais ne permet pas en elle-même de dépister l'ethnie. En effet, un natif pouvait être d'origine sémitique, de nationalité axoumite et de culture grecque, et un autre Bedja, ou Blemmye d'origine, nubien de naissance ou de nationalité, et de culture égyptienne. Donc, celui qui écrivait ou qui parlait le guèze n'était pas nécessairement un Axoumite.

A la suite de la conquête arabe au Moyen-Orient et en Afrique du Nord au VII^e siècle, le grec et le sabéen cédèrent le pas au guèze qui ne cessa de se diffuser dans tous les cercles civils, militaires et religieux. Le grec ne retrouva de l'influence qu'à travers la traduction de la Bible du grec en guèze et certaines œuvres des anciens Pères de l'Eglise, tels que Cyrille, Jean Chrysostome, etc. Les traducteurs, comme il arrive partout, ne trouvant pas toujours le mot exact en guèze, employaient parfois des mots grecs. C'est ainsi que s'est forgée la forme d'appellation grecque employée en Ethiopie jusqu'à ce jour.

En l'absence totale de manuscrits sur parchemin datant d'avant le XIII^e siècle de notre ère, la vraie et l'authentique littérature axoumite connue jusqu'ici se limite aux inscriptions épigraphiques et numismatiques. Quelquefois certaines épigraphes, à moitié disparues ou mal gravées, n'arrivent pas à fournir le sens littéraire qui permette d'envisager une reconstitution continue d'une véritable littérature.

En ce qui concerne les débuts de la littérature axoumite de l'époque chrétienne, la première inscription est celle que le *D.A.E.* a enregistrée sous le numéro 2, et dans laquelle le roi Izana, nouvellement converti, raconte sa victoire sur le peuple de Noba (les Nubiens) qui avait osé contester son pouvoir au-delà du fleuve Tekezé, et tuer ses émissaires. On peut croire au sens moral de cet empereur conquérant, quand il accuse « les Noba d'avoir maltraité et opprimé les gens de Mengourto, de Hasa, de Baria, les gens de couleur noire et rouge (SEB'A TSELIME, SEB'A QUE'YH), d'avoir violé le serment donné deux fois [...] ». Etait-ce le fruit de sa nouvelle religion ?

Cependant, Izana se targue d'avoir tué 602 hommes, 415 femmes et des enfants, grâce à la puissance de son nouveau Dieu, qu'il appelle « dieu du ciel et de la terre, qui fut vainqueur », mais sans avoir commis, lui, d'injustice. Par là, il semble qu'il veuille dire que le peuple perfide de Noba, qui avait provoqué le *casus belli*, méritait ce châtement³³.

De même, l'influence du christianisme apparaît sur les nombreuses monnaies des rois d'Axoum, où la croix, symbole du christianisme, remplace le croissant, symbole de l'ancienne religion. Certains rois d'Axoum, dans leur recherche de publicité, ou pour s'attirer la sympathie de leur peuple, donnaient à leurs monnaies des légendes insolites. Ainsi, la monnaie du roi Wazeb ou Wazeba (fils du roi Caleb, VI^e siècle) porte d'un côté son effigie et au verso

32. W. BUDGE, 1928, pp. 136-137; C. CONTI-ROSSINI, 1928, *op. cit.*, Monete axoumite Tabola LX.

33. E. CERULLI, 1956, *op. cit.*, pp. 222-223.

cette inscription: « Que la joie soit au peuple ». Les plus significatives sont les monnaies du roi Iyouel qui portent d'un côté son effigie couronnée (à droite de la couronne on voit une croix de petite taille) et une croix au verso, ce qui semble indiquer qu'il était un chrétien fervent. Sur une autre monnaie, du même roi, figure l'inscription « Christ est avec nous »³⁴ en guèze, sans signe vocalique. C'est la première fois que le nom du Christ est mentionné.

L'Ancien Testament fut progressivement traduit du grec en guèze au cours du V^e et du VI^e siècle. La Bible entra en usage en Ethiopie et son enseignement prit une importance capitale à la cour et dans la société ecclésiastique. Et peu à peu elle devint la base unique de la science et de la philosophie, sans pour autant que plusieurs œuvres des anciens Pères de l'Eglise fussent négligées.

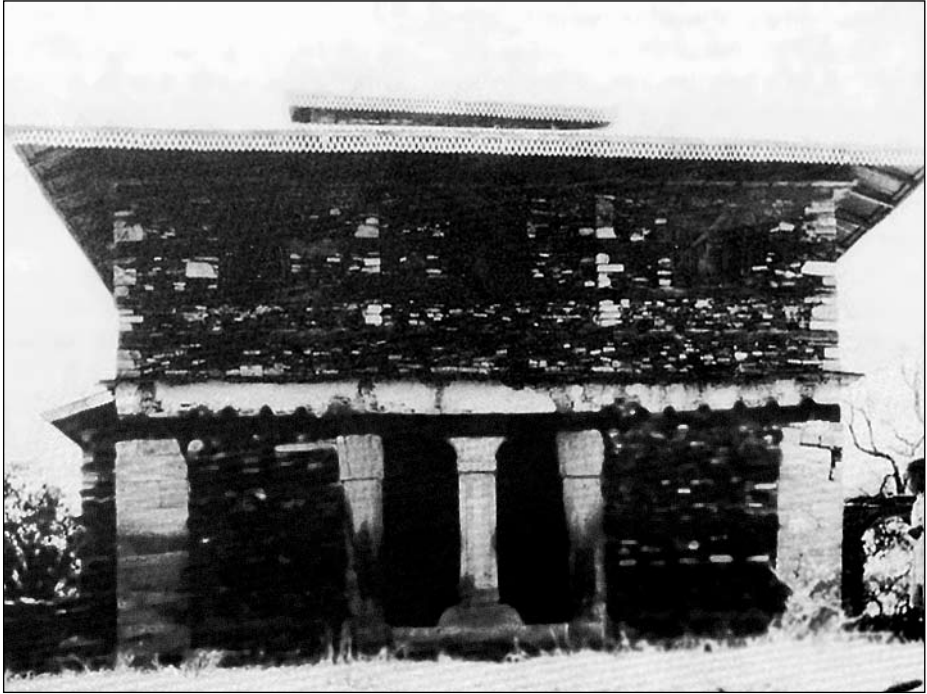
A la suite du Concile de Chalcédoine (451), les neuf saints et leurs partisans, arrivés en Ethiopie, consolidèrent l'influence du monophysisme parmi le clergé éthiopien. C'est pourquoi l'église éthiopienne évita systématiquement toutes les autres œuvres, quelle qu'en fût la valeur, si elles étaient de provenance occidentale. On se rappelle l'entente entre Amr Ibn Al-As, le compagnon du prophète Mohammed, d'un côté, et le patriarche Benjamin et Chenouda, de l'autre, durant la conquête de l'Egypte (la prise de Héliopolis) en 640. Dans leur haine contre ceux qui professent la doctrine des deux natures du Christ, et contre le patriarche Mukaukis, les monophysites d'Egypte se rallièrent aux musulmans.

Comme nous l'avons dit plus haut, la Bible finit par devenir la base de toute la connaissance. Depuis la consolidation du christianisme jusqu'au commencement du XX^e siècle, un savant éthiopien digne de ce nom n'était pas celui qui était versé dans la science et la philosophie gréco-romaine, mais celui qui connaissait la Bible ou les œuvres des patriarches Cyrille, Jean Chrysostome, etc., et les commentait en version différente, celui qui interprétait comme il le fallait les mystères de l'incarnation du Christ et de la Trinité de Dieu.

Pour la dynastie amhara d'origine dite salomonienne, héritière légitime des rois d'Axoum, les rois les plus vénérés étaient David et son fils Salomon. Puis venaient Alexandre le Grand, Constantin le Grand et Théodose II, à cause du soutien que les deux derniers avaient apporté au christianisme. On ne connaissait ni Charlemagne, ni Charles Martel, ni Charles le Gros. Les personnages les plus célèbres pour les religieux de culture biblique sont Josué, Samson ou Gédéon. Le Cantique des Cantiques, les Proverbes, le livre de la Sagesse de Salomon, le livre de Siracide, etc., étaient considérés comme les livres de la vraie Philosophie, plus que les ouvrages de Platon et d'Aristote. On ne connaissait pas du tout Virgile, Sénèque ou Cicéron et les savants occidentaux du Moyen Age.

La société chrétienne d'Ethiopie aime et admire plus que tout autre David, considéré comme l'ancêtre de Marie et de la dynastie dite salomonienne. Les Psaumes font tomber en extase tous les religieux éthiopiens qui,

34. J.B. COULBEAUX, 1928, pp.59-60; TEKLE TSADIK MEKOURIA, 1967.



1

1. L'église de Abba Aregawi à Debre Damo.

2. Chantres s'inclinant religieusement.



2

en lisant le matin des psaumes fixés pour chaque jour, croient être ainsi à l'abri de tout mal. En lisant constamment les psaumes, ils croient comme David que le Dieu tout puissant est leur allié exclusif.

Le Livre des Psaumes, plus que tout autre, joue un rôle dans la société chrétienne, qui cite et récite les psaumes dans les occasions les plus diverses, ainsi pendant les funérailles, les chantres « Debterotches » se partagent-ils entre eux les psaumes pour les réciter religieusement à côté du cercueil, tandis que d'autres prêtres se consacrent à la lecture du « GUENZETE » (livre d'ensevelissement), qui s'apparente beaucoup au Livre des morts des anciens Egyptiens.

Ainsi, quand les religieux recourent aux psaumes pour la prière pure, d'autres les utilisent à des fins magico-religieuses. Le savant sait par cœur les psaumes qui conviennent pour chaque circonstance, tant pour attirer le bonheur que pour éviter le malheur, pour dévier un fléau menaçant, pour être à l'abri d'un coup de feu. Généralement, il se réfère aux psaumes VI, VII, X, LVII, etc.

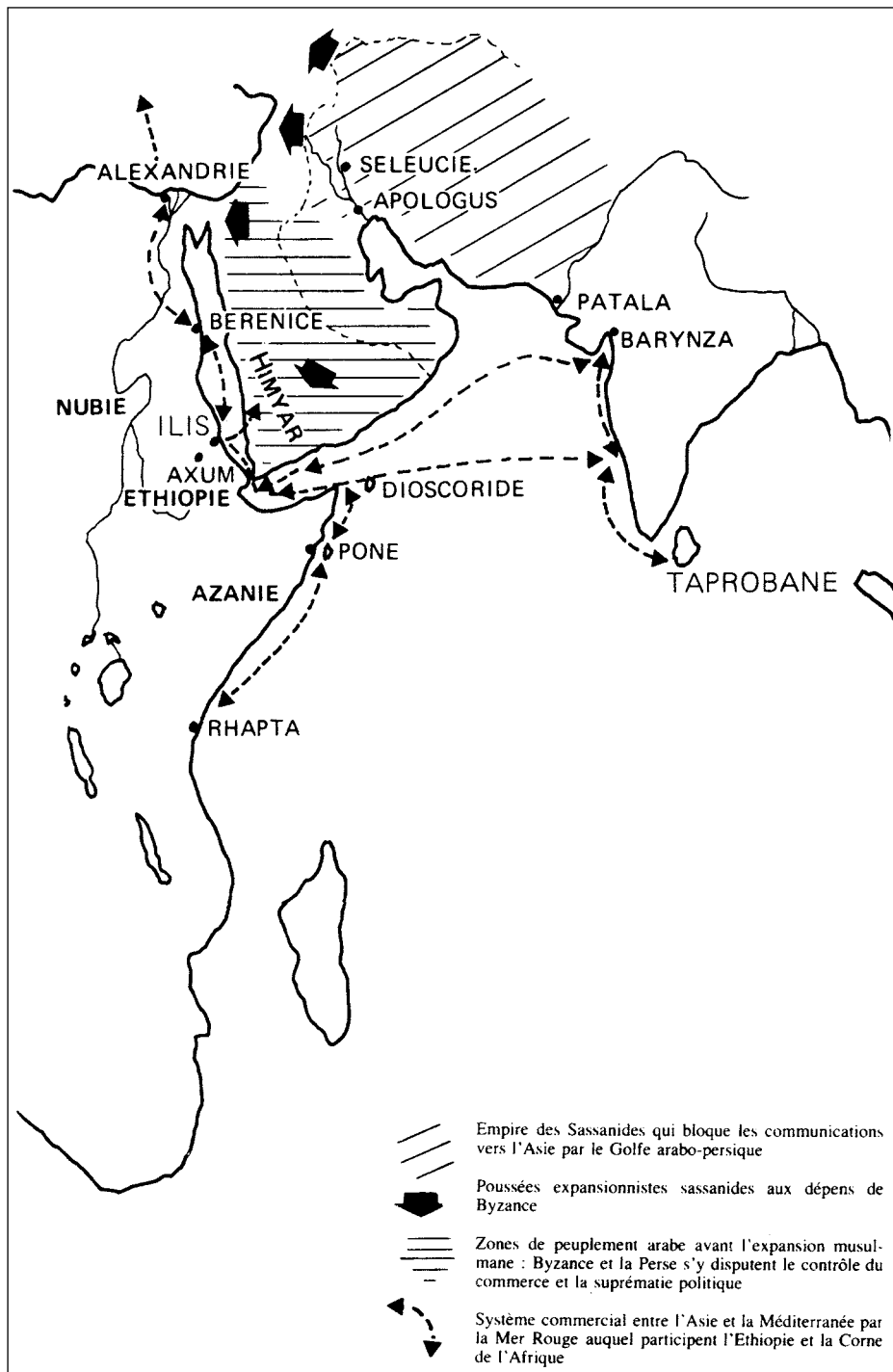
Pour montrer l'immense rôle des psaumes, je citerai seulement deux exemples: un paysan qui, ayant perdu sa vache (sa brebis ou son âne), ne la retrouve pas, récite ou fait réciter les Psaumes I-XVI, XVIII et X-XII.

En 1927, l'arrivée du premier avion à Addis Abeba fut considérée comme un grand événement. Le lendemain, une cérémonie fut organisée en présence de l'impératrice Zewditou et du Ras Teferi (futur Hailé Selassié). Les prêtres et les chantres au complet, vêtus de leurs habits de cérémonie, étaient là. Un chef religieux, interrogé sur ce qu'il fallait chanter à cette occasion, proposa sur le champ les versets suivants: «... Tu déploies les cieux comme une tente... faisant des nuées ton char, tu t'avances sur les ailes du vent... il inclina les cieux et descendit... il chevaucha... et vola, il plana sur les ailes du vent... il fit des ténèbres son voile » (Ps. 104.3).

Parmi l'héritage que l'Éthiopie a reçu de l'Axoum chrétienne se trouvent les chants liturgiques groupés dans ce qu'on appelle « DEGOUA » (recueil). L'auteur, selon les sources locales rédigées au XIV^e siècle, serait un natif d'Axoum, nommé Yared, contemporain du roi Guebre Meskel et de Abba Aregawi, un des neuf saints.

En lisant ce livre de chants religieux dans tous les détails, on remarque que les textes sont tirés de la Bible, des œuvres des anciens patriarches, des théologiens renommés de l'ancien temps (III^e-VIII^e siècles), et de livres apocryphes. Ils sont arrangés de manière poétique et concise. Ils forment un grand recueil divisé en plusieurs livres, chapitres et versets. Ensuite tous les versets sont séparés (la première ligne généralement est en couleur rouge) et il y en a un pour chaque fête annuelle et mensuelle. Ils sont tous à l'intention des anges, saints, martyrs, de la Vierge Marie et de Dieu, etc., et pour le service du matin et du soir.

Le chant liturgique est divisé en quatre cadences (symbolisant les quatre bêtes qui entourent le trône de Dieu (Apoc. IV.6), de façon que le même texte destiné à une fête quelconque soit chanté et dansé de plusieurs façons différentes. J'essaierai de donner ici une idée de ces quatre cadences:



Expansion d'Axoum. (Carte fournie par l'auteur.)

1. *Koum-Zema* — c'est le chant direct, le chant le plus simple.

2. *Zemané-Oscillé* — c'est le chant le plus long, où les chantries jouent avec leur long bâton, empoigné dans la main droite, qu'ils agitent en s'agitant eux-mêmes dans tous les sens, selon la cadence plus ou moins lente du chant.

3. *Meregde-Saut* (Haut et bas?) — ce chant est un peu plus accéléré que les deux autres. Ici, le chanteur-religieux tient dans sa main gauche son bâton, qui lui sert quelquefois de soutien, et dans sa main droite son sistre, qui est de fer, d'argent ou d'argent doré selon son grade. Il l'agite en haut et en bas. Deux jeunes, assis, frappent leur tambour d'accompagnement, en suivant attentivement le rythme régulier du chant. L'imprudent qui fait une fausse note est immédiatement remplacé.

4. *Tsfat* (« battement des mains ») — c'est le chant le plus rapide, qu'on peut continuer à jouer au son des sistres pour un certain temps. Vers la fin, le Tsfat est suivi d'un « WEREBE », sorte de modulation variée et charmante, qu'un chantré bien doué, doté d'une voix agréable, exécute seul; les autres l'écoutent attentivement, avant de chanter en chœur avec lui et à l'unisson, en passant graduellement du moderato (« LEZEBE ») à l'allegro (« DIMKETE »), du presto au prestissimo (« TCHEBTCHEBO »). Cette fois-ci les deux jeunes qui tapaient sur leur tambour se lèvent, se passent la corde du tambour autour du cou et frappent fort pour donner à ce chant sacré de la chaleur et de la gaieté.

Alors, les chantries, la tête couverte d'une toge (en mousseline), habillés de vêtements de fête, le bâton sur l'épaule gauche et le sistre empoigné dans la main droite, chantent et dansent sur un rythme accéléré.

C'est le passage le plus mouvementé, où le chantré exécute des mouvements spectaculaires et où les femmes ravies poussent de temps en temps, de leur place, des cris de jubilation, « ILILILI ».

Ceci a lieu à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église, durant les fêtes religieuses ou bien pour célébrer la sortie et la rentrée traditionnelle du fameux Tabot (Tablette sainte, qui, à l'exemple de l'Arche d'Alliance de Moïse, représente le saint auquel l'église est dédiée) en présence de l'empereur, de l'évêque et des autorités civiles, militaires et ecclésiastiques.

Quand le chef de l'église, d'accord avec le grand maître de cérémonie, qui est en même temps le chef ecclésiastique « LIKE KAHNAT », constate que les assistants sont satisfaits, il fait de la main le signal de s'arrêter. A ce moment-là, un grand silence remplace ce tumulte religieux. L'évêque se lève alors et donne sa bénédiction finale. La rentrée du Tabot provoque, comme la sortie, un tumulte de chants et de « ILILTA » et tout le monde se prosterne.

La littérature biblique et les chants liturgiques ont une longue histoire traditionnelle, faite d'authenticité et de légende, que nous n'osons pas présenter autrement qu'en résumé. C'est, parmi tant d'autres, l'héritage que l'Axoum chrétienne nous a généreusement légué, à travers les siècles.